

Beau cottage à vendre...

— Une superbe journée pour cette visite libre, n'est-ce pas France ?

Nous voilà devant cette maison au prix annoncé vraiment alléchant. L'agent d'immeuble nous accueille avec affabilité, trop d'amabilité, je dirais. Entrez et bienvenus au 272, rue des Ormes.

La porte nous fait découvrir une entrée fort luxueuse par ses boiseries. Tout de suite une noblesse s'en dégage. Nous arrivons rapidement à la cuisine. L'atmosphère change dramatiquement, comme si le lieu avait été laissé à l'abandon. Je remarque les meubles d'époque, la table aux pattes bien travaillées, les quatre chaises assorties, mais dont les sièges demanderaient visiblement un nouvel enrobage. Deux poêlons bien en évidence sur la cuisinière. Un sentiment d'étrangeté m'envahit.

— Partons tout de suite, me dit France. Je ne me sens pas bien.

— Je vous dois des explications intervient notre agent. Et c'est de mon devoir de vous informer que c'est dans cette pièce que M. Flaherty a été poignardé. Il y a quinze ans. Et aussi que Mme Flaherty y a été trouvée pendue, un poignard à ses pieds.

— On s'en va d'ici immédiatement, ordonne France.

Pourtant, mon esprit cartésien tempère la situation. Belle cuisine tout de même avec son frigidaire vintage, le grille-pain couleur bleue sur le comptoir, la bouilloire sur un des ronds du poêle. Et j'aime bien le carrelage noir et blanc du sol. N'oublions pas le bas prix demandé, bien en dessous de l'évaluation.

— Pas question de rester, rétorque France. Partons immédiatement, me dit-elle, en me tirant par le bras, tremblotante.

L'agent se veut rassurant. La maison a beaucoup de cachet. Son état bien sûr mérite un peu d'amour.

— Vous verrez, les autres pièces vous séduiront sans aucun doute.

D'une voix plus posée, France ajoute qu'après réflexion et un nettoyage en profondeur la cuisine pourrait devenir attrayante. Peut-être que les Flaherty y ont été heureux un certain temps, après tout.

— Te voilà revenue à de meilleurs sentiments, lui dis-je.

Avec un certain sourire, je balaie lentement du regard la cuisine, la scène du crime, la scène de mon crime. Que de souvenirs, rien n'a changé.

« Le criminel revient souvent à la scène de son crime », comme dit le dicton.